


www.liberation.fr • facebook.com/liberation • @libe

Libération Mercredi 3 Juillet 2019

Christiane Jatahy Homère patrie

Rencontre De l'Amazonie à la Cisjordanie, la metteuse en scène brésilienne a rencontré les exilés d'aujourd'hui et relit leur histoire à l'aune de «l'Odyssée», dans une pièce multimédia créée à São Paulo.

Par
CHANTAL RAYES
Correspondante à São Paulo
Photos **VICTOR MORIYAMA**
et **VINCENT ROSENBLATT**

Dans le *Présent qui déborde*, une relecture de l'*Odyssée* de Homère par Christiane Jatahy, Ulysse incarne beaucoup de monde. Aujourd'hui le migrant, demain l'exilé... Dans le Brésil actuel, la démocratie est en péril et la dramaturge entend bien alerter le public de São Paulo, où la pièce était à l'affiche jusqu'au 2 juin : «*Nous courons le risque d'être exilés de nos droits, de devoir partir... On a tous été un peu Ulysse dans le passé, et on peut le redevenir un jour.*» La voix est douce, la lumière est faible. A aucun moment, elle ne prononce le nom du président Jair Bolsonaro, pour ne pas braquer ses électeurs, s'il y en a ici, dans la salle

de Sesc, le principal opérateur culturel privé du pays qui a coproduit la pièce. Elle a beau leur en vouloir d'avoir porté à la tête de l'Etat le leader d'extrême droite, c'est bien à eux qu'elle s'adresse. Car ici, en effet, le *Présent...* a pour mission d'instaurer le dialogue dans une société fracturée. Pour ou contre Bolsonaro : «*L'opinion est très polarisée et on se sent dans le public, renchérit l'artiste. Avec les bolsonaristes convaincus, il n'y a pas de dialogue possible. Je cherche à parler aux autres, ceux qui ont voté pour lui pour éviter le retour de la gauche et qui le regrettent peut-être aujourd'hui. Il y a des gens, on voit bien qu'ils sont sur la défensive quand je parle du Brésil. Mais j'en connais que ça a fait réfléchir.*»

«Abolir les frontières»
Les migrations, l'exil ont toujours inspiré cette metteuse en scène bré-

silienne, née en 1968 à Rio. L'état du monde, un monde qui «*se construit par la séparation, par le rejet de l'autre*», lui fait peur. Ce présent «*qui déborde sur lui-même*», c'est le provisoire qui dure, celui de migrants qui «*n'ont nulle part où rester, nulle part où aller, nulle part où revenir*».

Dans *Ithaque*, le premier volet de son diptyque sur l'*Odyssée*, «*ils racontaient leur traversée jusqu'en Europe*», précise la dramaturge. *Nous les avions rencontrés dans leur pays d'accueil. Cette fois, on est allés les voir dans l'entre-deux, c'est-à-dire, ni sur leur point de départ ni sur un point de chute.* Liban, Cisjordanie, Grèce, Afrique du Sud («*parce que, contrairement aux idées reçues, seule une minorité des migrants africains tente de rejoindre l'Europe*») : la «*cartographie*» a été soigneusement pensée. Et, poursuit-elle, «*rien ne peut rendre compte de*

la violence dont nous avons été témoins» pendant les quatre mois de tournage, entre septembre et décembre 2018. Entre fiction et documentaire, le film de cette néo-Odyssée est projeté sur scène. «*La caméra permet de donner la parole à ceux qui ne peuvent pas être là, dans cette utopie d'abolir les frontières*», dit encore Christiane Jatahy. Mais aussi, de consigner les «*odyssées brésiliennes*» des comédiens locaux, qui ne seront pas présents au Festival d'Avignon.

«Au-delà de l'empathie»
«*Mon grand-père a fui la dictature de Salazar, au Portugal, témoigne Fepa Teixeira, un blond aux airs de Viking. Il est arrivé à São Paulo le 31 mars 1964, le jour du coup d'Etat militaire...*» Point de départ de vingt et un ans de dictature. Et comme l'explique Thomas Walgrave, mari et prin- **Suite page IV**



Christiane Jatahy, le 24 mai, avant la



Les acteurs interagissent avec le

IV **AVIGNON**

www.libération.fr • facebook.com/libération • @libe

Libération Mercredi 3 Juillet 2019

Suite de la page II cipal collaborateur de Christiane Jatahy: «L'idée de cette pièce est d'aller au-delà de l'empathie. Oter le côté exotique du réfugié, affirmer que chacun de nous l'a été d'une manière ou d'une autre. Au Brésil, tout le monde vient d'ailleurs.»

Ils se sont connus il y a trois ans et ne se quittent plus, à la ville comme à la scène. «Sans lui, il n'y aurait pas eu de pièce», jure-t-elle. Modeste, il esquisse un mouvement de la tête, comme pour réfuter. Dix ans durant, cet anthropologue belge, par ailleurs membre du collectif flamand TG Stan, a dirigé l'association culturelle Alkantara à Lisbonne, une des premières à travailler avec des partenaires non européens. C'est auprès de ces derniers que le casting a été réalisé. Les trois gaminés de Johannesburg qui enchantent le public viennent du Hillbrow Theatre, projet social installé dans un quartier difficile de la métropole sud-africaine. Ahmed Tobasi, le comédien palestinien sur qui commence le film, est pour sa part issu du Freedom Theatre, fondé en 2006 dans le camp de réfugiés de Jénine. «Il est le seul survivant de la compagnie, qui était formée de combattants de la lutte armée», poursuit Thomas Walgrave, par ailleurs très impressionné par le niveau des comédiens syriens, repérés à Beyrouth grâce au théâtre national de Wallonie-Bruxelles. En

quelques minutes, on parlait déjà la même langue artistiquement.» Eux-mêmes réfugiés, ils sont dans leur propre rôle. «Tout doit être spontané», précise le cadreur et artiste visuel Paulo Camacho. On ne cherche pas la perfection. L'important, c'est notre présence sur place, la relation qu'on a créée avec les gens. Ça finit par se voir, même si ça n'a pas de traduction cinématographique.» Dans la pièce, les comédiens sont partout, dans la salle, à l'écran, sauf là où on les attend: sur scène. Repousser les frontières entre acteur et personnage, acteur et public, réel et fictionnel... Avec «Chris» – tout le monde l'appelle ainsi –, «il faut rester en alerte», raconte la comédienne Renata Hardy. Elle nous dirige en temps réel, on a tous une oreillette. Le résultat est plus vivant, ça crée une tension.»

Inévitable question

Ces dernières années, sa carrière internationale l'avait éloignée de son pays. Ses précédentes pièces voyagent encore, telle *What If They Went to Moscow?* d'après *les Trois Sœurs* de Tchekhov. A Paris, où elle est notamment soutenue par le Centquatre, «Christiane Jatahy a trouvé un refuge pour ses expérimentations multimédias», note le *New York Times*. En 2017, elle avait dirigé la troupe de la Comédie-Française dans la mise en scène de *la Règle du jeu*, de Jean Renoir.

L'année suivante, elle lançait *Ithaque* à l'Odéon. *Le Présent...* a débuté au Brésil, où la pièce reviendra après sa tournée européenne. C'est sa manière de résister: «Dans un moment pareil, il faut être là.» On l'a retrouvée dans un café près du Sesc. Quand elle parle de Jair Bolsonaro, son ton se durcit. «Le jour de son élection [le 28 octobre, ndlr], j'ai pleuré comme si j'avais perdu un proche. Cet homme est un danger pour le Brésil et pour le monde.» Retrait du pays du pacte des migrations de l'ONU, facilitation de l'accès aux armes, détricotage des protections environnementales, offensive contre les universités... «En seulement six mois au pouvoir, regardez les dégâts! J'ai grandi sous la dictature dont Bolsonaro affirme qu'elle n'a jamais existé. A l'époque, les humanités avaient été supprimées pour nous priver de la pensée. Lui veut faire la même chose, signe qu'il compte rester longtemps au pouvoir.» En première ligne pour dénoncer un «putsch» dans la destitution, en 2016, de la présidente de gauche Dilma Rousseff – un *impeachment* qui lui a ouvert un boulevard –, les artistes sont la bête noire du nouveau président (*lire Libération du 7 juin*). «Sa première mesure a été de s'attaquer à nous, en supprimant le ministère de la Culture ainsi qu'une bonne partie des subventions publiques à la production culturelle. C'est une forme de censure. Il nous accuse de vivre aux crochets de l'Etat, pour nous discréditer. Parce que notre voix porte.»

Son ex-mari, Marcelo Lipiani, a fait le déplacement de Rio à São Paulo pour l'une des dernières représentations avant Avignon. Cet architecte a signé la scénographie de ses vingt spectacles, et malgré leur séparation, ils travaillent encore ensemble. «Chris tire de son esprit des idées folles et moi, j'exécute, dit-il, joyal. Dans *Ithaque*, on a employé 8000 litres d'eau [pour simuler la mer, ndlr]. Dans le *Présent...*, Chris a épuré. La scène est nue. Il a fallu

«Le jour de l'élection [de Bolsonaro], j'ai pleuré comme si j'avais perdu un proche. Cet homme est un danger pour le Brésil et pour le monde.»

Christiane Jatahy

envoie à la pelle dans les pays voisins, dont le Brésil? «Bien sûr qu'on a pensé aux réfugiés vénézuéliens, mais le Brésil s'est imposé à nous à cause de la situation politique.» A nouveau, la métaphore. «Le Brésil,



NANTERRE AMANDIERS

SAISON 19/20

MILU RAU / ESCHYLE
PHILIPPE QUESNE
VIMALA PONS
JEAN-LUC GODARD

FANNY DE CHAILLÉ / MICHEL FOUCAULT
BORIS CHARMATZ
JONATHAN CAPDEVIELLE / HECTOR MALOT

BRUNO LATOUR & FREDERIQUE AIT-TOUATI
GISELE VIENNE / ROBERT WALSER
JOËL POMMERAT
HUBERT COLAS / MATHIEU RIBOULET
MARCO BERRETTINI

GWENAËL MORIN / ANTONIN ARTAUD
THOMAS SCIMECA
ANNE-ÉLODIE SORLIN
MAXENCE TUAL
LOUISE ORRY-DIQUERO

ESZTER SALAMON
CHRISTOPH MARTHALER / DIETER ROTH

THÉO MERCIER & STEVEN MICHEL
LÉA DROUET
GUILLAUME AUBRY
REBEKA WARRIOR

YVES GODIN & ALEXANDRE MEYER
MARIELLE MACE

10€ POUR TOUS AVEC LA CARTE!

RESERVATION: 01 41 46 14 70
www.nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00

c'est *Ithaque*, le royaume d'Ulysse dévoré par la cupidité des prétendants de Pénélope. Nous avons choisi de filmer dans l'épicentre de ce dévirement: en Amazonie.» Elle n'hésite pas à faire le parallèle entre Palestiniens et Indiens, dont les terres ancestrales sont menacées d'invasion. La caméra se déplace chez les Kayapós, dans l'Etat du Pará. Dans un portugais approximatif, des membres de ce peuple indigène parlent de «résister» contre les menées des *fazendeiros*, les agriculteurs blancs qui convoitent leurs terres, avec le soutien de Bolsonaro. «Si nous devons aller en ville, nous ne survivrions pas, plaide un Indien. Et puis ici, nous protégeons la forêt. Le gouvernement doit nous respecter.» Christiane Jatahy reprend la parole. «Face au vécu que ces gens nous ont apporté, je n'ai eu d'autre choix que de parler du mien», dit-elle, dans la pièce, au public, comme pour s'excuser de sa présence à l'écran. Dans le film, les flammes crépitent dans la nuit, éclairant le visage labouré de rides du chef kayapó. «Je suis venue sur les traces de mon grand-père que je n'ai pas connu, commence-t-elle. Il a été tué dans un crash d'avion en ce lieu exact. Son corps est le seul qui n'a jamais été retrouvé. Nous avons fini par croire

qu'il a survécu parmi vous.» Puis: «C'est comme si, à travers votre ancestralité, je recherchais la mienne.» Cette odyssee, c'est aussi la sienne, et elle est magnifique.

Repli conservateur

L'odyssée artistique, elle, a commencé à Rio. C'est là que, plus tard, Christiane Jatahy nous a donné rendez-vous, au parc Lage, haut lieu de la culture carioca, où elle a fait ses débuts, en 1995. Au pied du Corcovado, le célèbre Christ qui ouvre les bras sur la «Cité merveilleuse», ce luxuriant jardin tient son nom du riche armateur qui était le maître des lieux, passés depuis aux mains de l'Etat. En 1920, Henrique Lage avait édifié ici une imposante demeure pour retenir sa belle, une soprano italienne. Non sans avoir auparavant envoyé ses navires fermer la baie de Rio pour l'empêcher de partir... Depuis 1975, la maison abrite une école d'arts visuels, laboratoire d'innovations esthétiques et lieu de résistance culturelle. Hier à la dictature, et aujourd'hui au repli conservateur que vit le Brésil. En décembre, l'école, qui dépend du gouvernement local, a accueilli une très polémique exposition d'art queer, contre la volonté du maire évangélique de Rio.